DOSSIER DE PRESSE

MEMENTO *la vie*

MARIE CHRISTINE *DAUNIS*

2012 - Marie-Christine Daunis : au Journal de 13H - **FRANCE 2**

2010 - Marie-Christine Daunis : la plume de l'autre - **WEB CULTURE XXe**

2009 - Le 5/7 du week-end, Il était une fois l'autre - **FRANCE INTER**

2008 - Marie-Christine Daunis biographe publique : Confessions non intimes - **LE MONDE**

2008 - Interview par Vincent Ferniot - **TV VIVAVOLTA**

2007 - Esprit Critique - **FRANCE INTER**

2007 - Autobiographie, mémoires, souvenirs - **LIRE**

2006 - Salon du livre : Marie-Christine Daunis écrit la vie des inconnus - **LE PARISIEN**

2006 - Transmettre la mémoire - **MAIRIE 2ème**

2005 - Marie-Christine Daunis, une biographe publique - **M6 6 MINUTES**

2005 - Une écrivaine publique - **RADIO BLEUE PARIS**

2004 - Eclectik - **FRANCE INTER**

2004 - Un écrivain à domicile - **TÉLÉRAMA**

2004 - L'otage de la Nation tourne enfin la page - **LE PARISIEN**

2004 - L'écrivain de l'autre - **PARIPHERIE**

2003 - Portrait d'une biographe - **RADIO SUISSE ROMANDE**

2003 - Le fabuleux destin de monsieur tout le monde - **VIVA**

2002 - La vraie vie d'une inconnue - **FRANCE CULTURE**

2002 - Qui écrit à la place des célébrités ? - **LIRE**

2001 - Journal du 13/14 - **FR3 ILE DE FRANCE**

2001 - Clair de nuit - **FRANCE CULTURE**

2001 - Émission Brigitte Patient - **FRANCE INTER**

2001 - Belle de lettres - **POLITIS**

Le Monde
AOÛT 2008

Marie-Christine Daunis, biographe publique

Portrait (4/6) : Confessions non intimes

Pour une fois, les rôles sont inversés. D'habitude, ce sont les autres qui se confient à elle. Aujourd'hui, c'est elle qui se raconte. Visiblement, l'exercice la déroute. *« Quand on me demande quel est mon métier, je ne sais jamais quoi répondre »*, reconnaît Marie-Christine Daunis. Ecrivain public ? *« Pas vraiment, car je n'aide pas les gens dans leurs démarches administratives. Biographe publique, c'est plus juste, car ce sont leurs histoires que j'écris. Disons peut-être nègre, mais une nègre qui travaille en lumière puisque je cosigne tous les livres de ceux qui viennent me voir. »*

Tout a commencé il y a dix ans. Jusque-là, Marie-Christine Daunis était directrice du festival des 24 heures du livre du Mans. La mort brutale de son mari, en 1996, interrompt tout. A presque 50 ans, cette mère de trois enfants part s'installer à Paris, sans idée précise en tête, avec pour seule nécessité de *« gagner* (sa) *croûte »*. Elle pense un temps devenir libraire. Reste marquée par les ateliers d'écriture qu'elle a animés, pendant des années, en maison d'arrêt. Garde une fascination discrète pour le métier d'acteur. *« J'ai fini par trouver un travail qui mêle tout cela - l'amour des livres, le goût de l'écriture, et puis ce côté caméléon du comédien qui permet d'épouser plusieurs identités dans la même journée. »*

De ceux dont elle aime se dire la *« porte-parole »*, elle peut parler des heures entières. Comme de cette vieille dame *« usée par la vie »* et vivant dans une *« misère noire »*, qui ne voulait pas mourir sans léguer à sa belle-fille quelques souvenirs. *« J'allais la voir en cachette au fin fond de sa campagne. Un jour, la fille nous a surprises. On lui a fait croire que j'étais une copine de son club du troisième âge. Elle a eu l'air étonné. On s'est bien amusées.»*

Elle évoque aussi avec tendresse ces malades atteints de sclérose tubéreuse de Bourneville, une maladie rare, dont elle a récemment collecté les témoignages *(« peut-être ce dont je suis le plus fière »)*. Ou encore cet homme victime de troubles obsessionnels compulsifs (TOC) et dont le discours *« partait dans tous les sens »*. *« Un vrai casse-tête. Je me suis arraché les cheveux pour essayer de faire un texte qui soit lisible et qui, en même temps, colle à sa façon de penser. On a fini par se mettre d'accord sur une écriture par fragments. Car si c'est bien sûr moi qui tiens la plume, c'est toujours l'autre qu'on doit entendre. »*

Se tenir à la bonne distance. Savoir s'effacer. Prendre des notes - *« toujours à la main, jamais de magnétophone »*. Puis retranscrire, en sachant élaguer. C'est parfois le plus délicat. *« Certains me prennent pour leur psychanalyste, c'est inévitable. J'entends des choses effroyables, d'une violence inouïe. D'autres viennent pour régler leurs comptes. Je leur rappelle que ce qu'ils me disent est destiné à être lu, que cela va rester. »*

« Une confiance installée »

Le temps joue ici un rôle essentiel. Il permet à ceux qui ont parlé trop vite de se raviser.
« Deux heures d'entretien par semaine, c'est un bon rythme, juge Marie-Christine Daunis. Il faut que la confiance s'installe, que l'émotion soit digérée, que les souvenirs aient le temps de mûrir. Mais pas trop non plus. Après 20 ou 25 séances, j'ai souvent remarqué qu'on commence à tourner en rond. »

Elle a écrit une quarantaine de livres en dix ans. Une poignée a été publiée par de petits éditeurs - comme le témoignage de Jacky Bensimon, pris en otage par Florence Rey et Audry Maupin lors de la tuerie de la place de la Nation, à Paris, en 1994 (L'Otage, éd. Cheminements, 2003). La plupart des ouvrages, soigneusement mis en page par une amie graphiste, sont toutefois imprimés à compte d'auteur à quelques dizaines d'exemplaires. Elle en a pris son parti. Ses *« clients »* - il leur en coûte en moyenne 2 000 euros - pas toujours. *« Moi, l'ordinaire, le banal, ça m'amuse. Mais les gens ont parfois du mal à comprendre que leur vie ne va pas passionner les foules »*, explique cette lectrice de correspondances et de journaux intimes, qui cite parmi ses livres préférés Vies minuscules, de Pierre Michon.

Dans le calme de son bureau de Belleville, à Paris, Marie-Christine Daunis travaille actuellement sur une dizaine de manuscrits. Beaucoup d'adultes lui *« confient »* leurs parents. Des filles, surtout, qui veulent mieux connaître leur père. *« C'est souvent plus simple de passer par une inconnue pour se parler à l'intérieur d'une famille. Et donner un texte, cela peut être plus facile que de se dire les choses en face »*, conclut-elle, amusée de constater qu'elle a encore une fois plus parlé des autres que d'elle-même. Déformation professionnelle, sans doute.

Thomas Wieder
(Illustration : Seb Jarnot)

LiRE:
MARS 2007

EN COUVERTURE

Ecrivains familiaux,

Des anonymes souhaitent aussi laisser une trace pour eux et leurs enfants. Des professionnels de l'écriture les épaulent dans le recueil de leurs souvenirs et la rédaction de leurs biographies. Enquête sur une pratique en plein boom.

Chez Marie-Christine Daunis, à Paris Après avoir organisé un festival du livre et des ateliers d'écriture en maison d'arrêt au Mans, elle s'est installée dans la capita décidée à changer de vie en écrivant cel des autres. Sur la table de son bureau donne sur un jardinet, les livres publiés s'empilent et, dans son « placard aux histoires », des dossiers en cours débordent de photos et de documents. L'un d'eux, *La mémoire qui s'effrite*, ne la quitte pas. « Un jour, une jeune femme m'a appelée : sa mère était morte et son père vivait dans une maison de retraite. Elle voulait qu'il reste une trace de leur vie, de leur passé. J'ai travaillé avec cet homme pendant une petite année. C'était une course contre la montre car sa mémoire s'en allait, les mots lui échappaient. Nous avons vraiment œuvré à deux pour récupérer les anecdotes, les souvenirs à partir de photos, de murmures. » Un livre sauvetage qui ressemble à un héritage. Marie-Christine Daunis se souvient aussi de son premier texte, *Solange ou les trois regrets*. La cliente habitait au fin fond de la campagne. Mais elle voulait absolument laisser sa confession à sa fille. Dans cette ferme perdue, il n'y avait pas un seul livre, celui de Solange fut le seul à trôner sur le buffet. Marie-Christine Daunis parle des « gens de peu » qu'elle aime rencontrer, chez elle ou chez eux. Souvent, ce sont les enfants ou les petits-enfants qui, souhaitant recueillir la mémoire de la famille, prennent contact avec l'écrivain. Là encore, pas question d'enregistrement, l'échange doit rester intime. « Parfois, explique-t-elle, les clients ne viennent pas pendant des mois. Certains n'ont plus d'argent pour payer une nouvelle séance. Mais quand ils reviennent, nous reprenons le récit où nous l'avons laissé. J'aime cette liberté totale, la leur et la mienne. » Le danger qui menace ces biographes familiaux, ces d'être pris pour des psys. Il faut savoir en identifier la limite. Les traumatismes de l'enfance, les deuils, les suicides sont brutalement évoqués. » Il faut donc guider l'interlocuteur, mettre de la distance, ne pas confondre les rôles « Quand j'entends un client me dire qu'il va annuler ses séances chez son psy, je lui dis : "surtout pas", précise Marie-Christine Daunis.

Les gens viennent me voir car ils pensent que je peux entendre des choses qu'ils n'oseront jamais confier à leurs proches. » Secrets de famille, petits arrangements avec la vérité, testament sentimental, ces professionnels deviennent des amis de la famille, « celui qui sait tout mais ne dit rien ».

Marie-Christine Daunis a pu aider à la publication d'un livre sur les troubles obsessionnels compulsifs, *TOC ou la folie du doute*, avec Jean-Pierre Zeni, ainsi qu'un témoignage de Jacky Bensimon, *L'otage*, sur les tueurs de la Nation, Florence Rey et Audry Maupin. « Il m'arrive de proposer, à la demande des clients, les manuscrits à des éditeurs. Mais ne rêvons pas, la publication est rarissime. En ce cas, nous répartissons les droits d'auteur. » La demande croissante de ces biographies familiales engendre des excès. Hausses de tarifs, travail bâclé, négligence de l'aspect humain, écriture médiocre. Sur Internet, les propositions fleurissent qu'il faut savoir lire attentivement avant de s'engager *(voir encadré)*. Mais la clientèle aussi a tendance à changer. De plus en plus de cadres moyens et supérieurs veulent qu'on écrive leur vie. Les biographes acceptent de se déplacer (tous frais payés) mais, là encore, la première rencontre est déterminante. Il arrive aux écrivains publics de refuser un travail qui promet de n'être qu'une mécanique bien huilée : un rendez-vous sur un coin de bureau, le téléphone qui sonne, l'envie de transformer sa vie en un outil de relations publiques. « C'est un autre métier. Nous, nous travaillons sur l'humain, l'émotion est toujours là et c'est tout un climat de confiance et de respect qui doit s'établir, sinon, pas la peine de continuer. »

2 500 euros pour un livre de deux cents pages diffusé à une vingtaine d'exemplaires

Christine Ferniot

Marie-Christine Daunis, biographe publique.

Transmettre la mémoire

Révélatrice de nos souvenirs enfouis, faits de petites histoires, souvent et de grands traumatismes, parfois, Marie-Christine Daunis écrit la vie des anonymes.

« Chaque personne que je rencontre est unique. Grâce à elle, je vis une nouvelle vie et cet aspect caméléon me plaît beaucoup. Ce qui est très important aussi, pour moi, c'est le sentiment d'être utile ». En 1997, Marie-Christine Daunis arrive à Paris avec un projet en tête : *« Je voulais inventer un travail autour de la mémoire et de l'écrit, quelque chose qui valorise les gens, leur donne un projet de vie. »* Elle s'installe rue de Palestro (2e) comme biographe publique et reçoit, dès lors, des hommes et des femmes qui viennent lui raconter leurs vies pour en faire un livre. *« Le plus souvent, il s'agit de transmettre l'histoire d'une famille aux générations futures. Les enfants se groupent pour offrir un cadeau original à leurs parents ou à leurs grands-parents. Comme cette jeune femme qui m'a demandé de recueillir les souvenirs de son père, né au Vietnam, pour que la mémoire de cette culture ne disparaisse pas. Parfois aussi les demandes sont d'ordre plus thérapeutique. Il s'agit de mettre des mots sur les maux. J'écris ainsi la biographie d'une jeune fille de 22 ans qui a été victime d'un viol et souffre de graves troubles alimentaires. »*

Tout travail commence par un entretien où l'auteur et sa biographe s'apprivoisent : *« Nous sentons mutuellement si l'alchimie va opérer et l'indispensable lien de confiance se nouer. Après suivent, en moyenne, vingt-cinq entretiens répartis, sur un an, un an et demi. »*

> **"Il s'agit souvent de transmettre l'histoire d'une famille aux générations futures."**

Au gré des rencontres, l'écheveau d'une vie se dévide. Attentive, Marie-Christine prend des notes et relance la mémoire quand elle fait défaut. *« Cela nécessite parfois de se documenter sur le contexte dans lequel la personne a vécu. Comme pour cet homme, victime d'une prise d'otages, place de la Nation, en 1994, qui avait jeté un voile d'oubli sur cet épisode traumatisant »*. Entre les entretiens, elle réécrit d'abord de façon linéaire, puis opère un montage qui met en lumière les moments les plus déterminants. *« J'adopte un style en osmose avec les différentes personnalités auxquelles j'ai à faire, je trouve les mots qu'ils utiliseraient »*. Un travail passionnant qui requiert curiosité et goût de l'aventure, mais qui peut aussi prendre une tout autre direction que celle imaginée au départ. *« Les recherches sur le passé amènent parfois leur lot de découvertes bouleversantes, comme chez cette femme qui s'est aperçue, à 60 ans, qu'elle était une enfant de la DASS. »*

Une fois achevé, le livre est imprimé. Il comprend souvent un recueil de photos ou de documents. Le plus souvent, le livre demeure dans l'intimité d'une famille. Parfois, il est édité, comme celui de l'otage de la Nation. Marie-Christine collabore aussi aux éditions Édite, qui publient des témoignages de gens en souffrance. Elle aime l'idée d'aider l'autre à se défaire d'une douleur en la mettant à distance grâce à sa plume.

Marie-Christine Daunis
Tél. : 01 40 26 70 73
Site : www.mementolavie.com

Télérama
AOÛT 2004

→ *d'espace, j'étais, et je reste, fascinée par l'histoire vraie. Quand Michel Lafon m'a proposé d'écrire comme nègre, j'ai découvert le plaisir du "spacieux".* » Valérie n'écrit pas pour elle, son champ d'action, c'est l'intimité de l'autre. Elle recherche ces premiers moments où quelqu'un, en face d'elle, raconte des choses qu'il n'a dites à personne. « *C'est à la fois fusionnel et distancié. Et si le nègre est celui qui écrit, ce qui compte c'est le livre. Je suis comme une éponge.* » Cette passion a son revers : le jour où elle décide de demander de l'aide à la Maison des écrivains et au Centre national des lettres, on lui répond que ces organismes ne soutiennent que les auteurs, et non les rédacteurs dont le nom n'apparaît nulle part. Le nègre n'a officiellement aucun droit : « *Or, mon travail est forcément irrégulier. Je peux rédiger un livre en six semaines ou en six mois, c'est un risque que j'accepte de prendre, mais à quel prix !* »

Si Valérie Peronnet a choisi de changer de casquette et d'exercer le métier de nègre à part entière, les journalistes restent nombreux à tenter l'expérience en parallèle de leur travail dans la presse. Ainsi, Patrice Trapier, rédacteur en chef du *Journal du dimanche* et auteur officiel de plusieurs documents, n'hésite pas à se placer dans l'ombre pour écrire certains livres comme *Triple Peine*, de Françoise Rudetski, qui connaît un vif succès. « *Rencontrer quelqu'un qui vous ouvre sa vie, c'est du reportage. Et c'est une manière de continuer ce travail de reporter que mes responsabilités au journal ne me permettent plus de faire.* » Expliquant que les principaux intéressés ne sont pas toujours les mieux placés pour raconter leur histoire, Patrice Trapier reconnaît avoir vécu une expérience très forte, auprès d'une femme exceptionnelle.

Accoucheurs, ces nègres le sont bien souvent, mais ils vivent aussi le baby blues lorsque le livre leur échappe. Dan Frank comme Patrick Rambaud – deux nègres qui ont refusé d'officier pour des romans – ont vécu plus d'une fois un moment de grande schizophrénie lorsque, sur le plateau d'*Apostrophes*, ils venaient défendre leur dernier opus face à un auteur dont ils avaient écrit l'autobiographie ou le témoignage. Bernard Fillaire se souvient parfaitement d'un de ces auteurs : « *Il me racontait le livre que je venais de lui écrire, en toute sincérité* ».

Seul le domaine du roman reste tabou. La plupart des nègres interrogés affirment ne pas écrire de romans « à la place de... ». Mais, alors, qui peut bien écrire ces fameuses fictions ? Dans ce cercle très fermé, la lettre-contrat dispose d'une clause exigeant la plus totale discrétion. Et si l'on sait que Sulitzer avait son équipe de rédacteurs, tout comme Gérard de Villiers, c'est parce que certains d'entre eux, épuisés, ont décidé de quitter le groupe, comme Lou Durand qui se sépara un jour de Paul-Loup Sulitzer pour écrire tout seul ses romans. Rien n'aurait donc changé depuis Alexandre Dumas, qui faisait travailler un atelier de petites mains à sa place et dont le nègre principal, Auguste Maquet, est resté méconnu. « *Cette époque de grandes œuvres populaires*, rappelle Bernard Fillaire, *demandait un double talent : le savoir-faire et le faire-savoir.* » La formule reste d'actualité... Dernière anecdote : en 1986, François Léotard remettait à Paul-Loup Sulitzer la médaille de l'ordre national du Mérite en le qualifiant de « *nouvel Alexandre Dumas* ». Etait-ce de l'humour ? ●

Christine Ferniot

Illustrations : Adrien Parlange

Ecrivain à domicile

« Racontez-moi votre vie, je l'écrirai pour vous. » Marie-Christine Daunis en a fait son métier et connaît aujourd'hui un succès grandissant. Ce sont souvent des personnes âgées qui rêvent de transmettre leur vie en héritage ou des gens qui ont vécu une expérience forte dont ils veulent laisser une trace. Cette thérapie littéraire est exigeante. Marie-Christine se rend chez la personne, prend des notes dès la première visite pour tenter de conserver « la voix » de l'auteur. Ces rencontres peuvent durer plusieurs mois, voire un ou deux ans. La relation reste toujours professionnelle, mais l'échange est une sorte de reconstruction de la mémoire. « *Ce qui m'intéresse dans la relation avec l'autre, c'est d'accompagner.* » Grand-mère offrant sa biographie pour l'anniversaire de sa petite-fille, petit-fils voulant retrouver l'histoire de sa famille à travers les souvenirs de son grand-père laotien, chaque expérience est un enrichissement pour la rédactrice comme pour l'auteur. Chez Marie-Christine Daunis, tout est clair : une heure d'entretien correspond à deux heures de réécriture, 90 euros payés à la fin de chaque séance. Il faut compter une vingtaine d'heures pour un ouvrage qui, tiré en vingt exemplaires, peut réunir les fils brisés d'une famille ou d'une mémoire.

Coordonnées de Marie-Christine Daunis. Tél. : 01-40-26-70-73. Courriel : mchristine.daunis@wanadoo.fr

Le Parisien
DECEMBRE 2003

Enquête

L'otage de la Nation tourne enfin la page

NEUF ANS APRÈS, attablé dans le café qui jouxte la boucherie familiale traditionnelle, la plus ancienne de la rue des Rosiers, Jacky Bensimon sourit. Soulagé, exorcisé par l'existence du livre posé devant lui. 195 pages de récit qu'il cosigne avec Marie-Christine Daunis. « Nègre pour inconnu », comme elle se définit, elle a pendant deux ans accouché son mal et ses mots pour publier avec lui cet ouvrage qui le pose, dit-il, enfin aux yeux du monde comme une victime de la folie meurtrière d'un couple d'étudiants subitement sortis de leurs rêves anarchistes et de leur anonymat : Florence Rey et Audry Maupin.

Jacky Bensimon, otage de la tuerie de la Nation, en compagnie de ses parents, sourit à la vie. Il a exorcisé ses démons en cosignant le récit de son drame avec Marie-Christine Daunis. (LP/ALAIN AUBOIROUX.)

Il reçoit une balle dans le genou

« L'Otage ». C'est aujourd'hui le titre de son livre. C'était ainsi que le nommait la presse dans ses titres, quand on l'interrogeait au lendemain de la « tuerie de la Nation ». Une cavale mortelle au mobile inconnu à ce jour, que retrace aussi l'enquête diffusée dimanche soir sur France 2, dans le cadre de l'émission de Christophe Hondelatte, « Faites entrer l'accusé ».

C'était le 4 octobre 1994. Jacky Bensimon était revenu passer les fêtes de Kippour avec sa famille. Le lendemain, à l'aube, il devait s'envoler en Thaïlande, où il avait alors choisi de vivre. Ce dernier soir, il est passé Porte Dorée dire au revoir à un ami. En repartant, il a pris le volant de la Supercinq noire du cousin assis à ses côtés. Pour rentrer chez lui dans le XXe « le plus court chemin » passait par Nation. A 21 h 30, ils rient en voyant un taxi griller un feu et foncer dans la voiture de police, devant eux. A 21 h 35 deux des trois policiers qui se trouvaient dans la R 19 sont morts, le chauffeur de taxi s'écroule à son tour. Jacky qui se terrait près de sa voiture, se retrouve embarqué dans vingt minutes de course folle à travers le bois de Vincennes, au volant de la Supercinq. Il conduit sous la menace du jeune couple, exalté, surexcité par les événements qu'ils ont déclenchés bravaches et inconscients, en voulant braquer une voiture de police à la fourrière de Pantin, puis en prenant un taxi et son client en otage…

Les coups de feu claquent encore. A 21 h 45, la course est terminée, dans le bois, avec deux morts de plus : un policier et Audry Maupin. Une balle dans le genou, Jacky, dont on pensera d'abord qu'il était peut-être un complice, finit en garde à vue à l'Hôtel-Dieu avant d'y être opéré et hospitalisé « libre » le lendemain.

Aujourd'hui, il n'a pas oublié la botte du policier qui le maintenait à terre, le croyant complice d'un triple meurtre de collègues. Ni le regard des deux policiers morts, croisé quand il se terrait sous sa voiture dans l'échange de coups de feu à Nation. Mais plus que les faits, il voulait dire le trou noir qui a suivi. Servi par la plume et les phrases brutes de Marie-Christine, il raconte les à-côtés du procès qui a condamné en 1998 Florence Rey seule et complice à vingt ans, qu'elle purge aujourd'hui en centrale. Après l'excitation des interviews qu'il donnait volontiers, la douleur des reconstitutions lors de l'instruction, la culpabilité d'être un survivant, le trou noir, la solitude, la dépression. Le boute-en-train qu'il était avant croyait « que c'était un truc de filles. Tu prends un cachet et hop c'est fini. J'ai cru que je ne m'en sortirais pas ».

Maintenant, quoique toujours hanté par Florence Rey, son visage d'ange et une question — voulait-elle le tuer ? —, il dit pouvoir enfin se projeter dans l'avenir. En janvier par exemple, à la retraite de ses parents, il reprendra l'enseigne de la rue des Rosiers. Mais pas la boucherie. Il rêve d'un restaurant.

Claudine Proust

« L'Otage - la Tuerie de la Nation », Jacky Bensimon et Marie Christine Daunis, Ed. Cheminements, 20 €.
« Faites entrer l'accusé », dimanche 23 h 40 France 2.

Viva
ENTRE NOUS LA VIE
FÉVRIER 2003

Temps présent

Marie-Christine Daunis, avec Michel Jean. Sa mission : recueillir le récit de l'enfance de Michel et restituer « la richesse et la sérénité de l'homme en qui coulent deux sangs ».

Marie-Christine Daunis, biographe pour inconnus

Le fabuleux destin de M. Tout-le-Monde

Marie-Christine Daunis a mis sa plume au service de ceux qui veulent raconter leur vie, transmettre leur mémoire à leurs proches. Des gens âgés, des personnes ayant connu des expériences traumatisantes, d'autres qui ne savent tout simplement pas exprimer leur amour, leurs émotions de vive voix ont besoin de ce nouveau métier, « écrivain de l'autre ».

« racontez-moi votre vie, je l'écrirai pour vous » : c'est ce que propose Marie-Christine Daunis. Son métier, celui qui l'occupe à temps plein depuis un an, elle l'a inventé, défini, elle-même. Ou plutôt, rectifie-t-elle, « il s'est imposé à moi après avoir existé en filigrane durant toute ma vie ». A cinquante ans passés, cette « Belle de lettres », comme la surnomment certains, a mis sa plume au service de personnes peu ou pas familiarisées avec l'écriture.

L'aventure a débuté au Mans. Depuis 1977, la ville héberge un festival du livre, référence et rendez-vous obligé du monde littéraire. Marie-Christine en deviendra la directrice en 1991 ; elle organise les ateliers d'écriture qui préparent et prolongent la venue des écrivains dans la ville – « L'idée était de mettre l'écriture au service de ceux qui en ont le plus besoin. »

Le Mans sera l'un des premiers lieux à expérimenter l'écriture en maison d'arrêt. Les auteurs franchiront les portes de la prison. « Durant plusieurs années, nous avons travaillé avec les détenus sur le thème de la correspondance. Ils écrivaient des autoportraits, s'adressaient à un écrivain en particulier.

Le vrai petit bonheur, c'était, après la tenue du festival, de leur apporter les réponses des écrivains. » L'expérience s'étend : une roulotte, installée en permanence près du festival, devient un endroit où l'on raconte sa vie. Ceux qui veulent dire, mais à qui les mots manquent, y trouvent une écoute chaleureuse. France Culture se fait l'écho de ces confidences.

A la fin des années 1990, Marie-Christine perd son mari. Trop de souvenirs dans la ville. Trois enfants à élever. Pour survivre, il lui faut rebondir, et donc partir. La voici à Paris, où elle a quelques relations, avec la nécessité d'une vie à réenchanter. Le projet – « nègre » pour simples gens – prend corps d'un festival à l'autre. Son nom commence à circuler, de bouche à oreille. Elle sait susciter la parole chez l'autre, cela se voit, cela se lit, cela se dit.

La voici maître d'œuvre de quatre manuscrits, aujourd'hui achevés : ceux de Jacky Bensimon *(J. B., otage des tueurs de la place de la Nation)*, de Solange Bedu *(Solange ou les trois regrets)*, de Yolande Laïb *(Blessures d'enfance)* et de Michel Jean *(le Bonheur d'être eurasien)*. Le premier sera peut-être édité, mais les autres sont simplement le cadeau de l'auteur à sa famille, une manière de laisser une trace.

Chaque rencontre ouvre un monde différent

Dur mais exaltant métier qui oblige à se glisser dans la peau de l'autre, à partager ses émotions sans jamais lâcher les rênes, sans oublier, par exemple, que celui qui tient la plume n'est ni le confesseur qui absout, ni le juge qui condamne ou acquitte, ni le psychiatre qui guérit.

Au commencement, une rencontre. Qui est celui qui l'attend au Père tranquille, le bistrot d'en bas? Un vieux monsieur, né au Vietnam – l'Indochine des années 1930 – dans une famille aristocratique. Pour ses enfants et ses petits-enfants, Michel Jean raconte ce monde disparu : « la leçon de natation, les libellules qu'il faut poser sur son nombril pour apprendre à nager, la viande de singe que les femmes doivent manger pour avoir des enfants mâles, voici les nouveaux barrages hydrauliques des montagnes du Nord, voici le corbeau du grand-père – symbole de la force des ténèbres –, voici le grillon blanc, voici la déchirure de la révolution ».

> *« Quelquefois, les mots vous sautent à la figure. Toutefois, lorsqu'ils sont dits, ils mettent la souffrance à distance. »*

Qui est la vieille dame qui veut livrer ses secrets et offrir ainsi le récit de sa vie à sa fille? Elle dira, Solange : « Tout cela, j'en ai pas parlé depuis jamais. » Tout cela, qui pesait si lourd, elle l'avait annoncé dès le début : « Je vais beaucoup pleurer. » Tout cela : la mort si précoce des parents, les orphelinats, les placements, les amours déçues.

Chaque fois, c'est un monde différent qui s'ouvre. Jacky Bensimon, qui souffre de stress post-traumatique, prend Marie-Christine à témoin de sa lutte contre la dépression : « Je suis devenu un sauvage qui ne sait plus avoir de rapports avec les gens. Je passe la plupart de mes journées cloîtré, vivant et revivant cette journée avec des flashs très précis, souvent celui du regard des policiers morts. Le sang à la commissure des lèvres. De nouveau, je suis dans la voiture des tueurs. Je sens l'odeur du soufre, l'odeur de la poudre. Elle me colle à la peau. » Et Yolande, « l'enfant sans rêve », mémoire barrée par les quais de départ – celui d'une gare au Maroc, quand à neuf ans elle fut éloignée de sa mère, celui du port d'Alger en 1962 –, va s'appuyer sur les mots pour renouer les fils brisés. ▸▸▸

Jacky Bensimon. Sa voiture a été «réquisitionnée» par Florence Rey et Audry Maupin le 4 octobre 1994. Pris dans la fusillade, il en garde un stress post-traumatique que la rédaction du livre va l'aider à évacuer.

Huguette Bastian. Revenue avec Marie-Christine Daunis sur les lieux de son enfance, elle y a retrouvé avec émotion certains de ses anciens voisins qui habitent toujours dans le même immeuble.

Mode d'emploi

Les séances – une heure d'entretien suivie de l'écriture du texte, qui prend forme progressivement – sont facturées 85 euros. Le narrateur peut ainsi relire son récit précédent à chaque séance. Le nombre d'entretiens est variable, mais, pour un livre de 200 pages, il faut compter entre 20 et 25 séances (2 000 euros environ). La formule est souple et les séances peuvent s'étaler sur une période de quelques semaines à plusieurs mois, parfois un an ou deux. Une fois le manuscrit achevé, les éditions Scripta établissent un devis pour l'impression du livre. Chaque ouvrage est imprimé à la demande, certains en ont souhaité 20, d'autres beaucoup plus.

Viva
ENTRE NOUS LA VIE
FÉVRIER 2003

Les entretiens (voir encadré p. 9) deviennent comme une sorte de rituel : « Le plus souvent, le lieu du premier rendez-vous, la place qu'occupera mon interlocuteur, celle que j'occuperai moi resteront les mêmes jusqu'à la fin. S'il s'agit d'un café, nous nous retrouverons à la même table. S'il s'agit d'un appartement, le coin de l'écriture est créé dès la première rencontre et ne varie pas. »

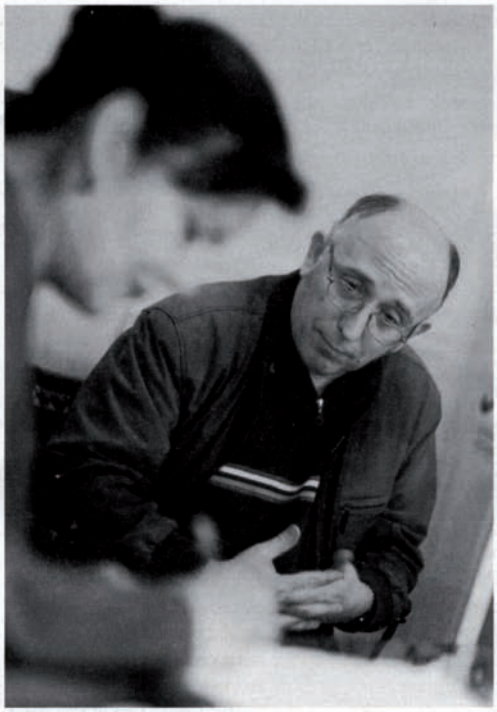
A noter

Le premier contact pris avec Marie-Christine Daunis donne lieu à un rendez-vous rapide, destiné à cerner les désirs du futur narrateur, et voir s'ils sont compatibles avec sa pratique. Ensuite un calendrier de rencontres est établi.

L'émotion devant le livre achevé

« La visite de ces vies débute en douceur », dit Marie-Christine. En ce moment, elle a entrepris d'écrire le « roman » d'une vieille dame dont le fils s'est suicidé. Il laisse des enfants à qui la grand-mère souhaite raconter quel homme était leur père. « Cette dame est aveugle. Tant que je suis présente, je suis ses yeux. Je vais chercher les boîtes à souvenirs, je regarde les photos, je lis les faire-part de naissance, les cartes d'anniversaire, les avis de décès. C'est tout un climat qu'il faut établir, de confiance, de complicité, de respect mutuel. »

Au cours des entretiens, l'émotion jaillit sans crier gare : « Elle est parfois la bienvenue, car libératrice. D'autres fois, mieux vaut glisser afin de l'apprivoiser, pour la reconvoquer ensuite. De temps en temps, elle ouvre sur des failles dont mieux vaut s'éloigner : les mots sont un révélateur. Quelquefois, ils vous sautent à la figure, vous prennent à la gorge. Cependant, lorsqu'ils sont dits, écrits, ils permettent la mise à distance de la souffrance. » Marie-Christine veille à ne pas confondre les rôles, les finalités. Quand elle s'entend dire « Vous me faites du bien, je vais annuler mon rendez-vous chez le psychologue », elle répond : « Surtout pas. »



Avec Jean-Pierre Zeni, atteint de troubles obsessionnels compulsifs. Le livre, en cours de rédaction, s'appellera *la Maladie du doute*. « Quand je suis avec vous, je suis dans la vie, mais c'est pas ma vie. Ma vie, c'est la solitude. Là je vais partir, refaire mes rituels ; je vais rentrer dans mon univers impitoyable. »

Ces vies qui ne demandent qu'à s'écrire sont en effet celles qui ont subi le plus de traumatismes. Comme si, l'âge venant, il était nécessaire d'y mettre de l'ordre, d'y trouver un sens. Convaincue que ces vies ne sont pas seulement faites de tragédies, Marie-Christine, par ses relances, amène son interlocuteur à se souvenir des étincelles de bonheur qui lui ont permis de se construire. Dans l'enfance de l'une, il y eut un « homme au vélo », figure de sauveur et de justicier ; dans la cour de l'orphelinat sinistre où une autre passa sa jeunesse poussait un magnifique marronnier, éternellement en fleur et toujours associé dans sa mémoire à un air de piano qui venait du préau.

La fin s'impose naturellement, même si Marie-Christine constate souvent chez le narrateur « la tendance à faire traîner, qui s'installe comme un regret ». Devant le manuscrit achevé, l'émotion la plus forte naît à nouveau. « Grâce à vous, j'ai vécu une seconde fois », s'est exclamé Michel Jean, en remerciement. Aujourd'hui, Pascale, sa fille, raconte à ses enfants les mêmes histoires que Vu Thi Nam, leur arrière-grand-mère, lui contait à lui quand il était enfant. Ces vies écrites continuent ensuite, un peu plus pleines d'avoir dit : « Je suis ainsi fait, de cela fait. » Telle est la conclusion de l'ex-otage Jacky Bensimon : « Ce livre, pour moi, c'est une autre vie qui commence. » ■

TEXTE MAÏTÉ PINERO
PHOTOS ERIC LARRAYADIEU

Prenez la plume dans les ateliers d'écriture

L'écriture comme thérapie, comme passe-temps, moyen de raconter une expérience importante, de mieux maîtriser sa propre histoire ? Quel que soit votre désir, il existe certainement près de chez vous une structure qui vous permettra de passer à l'acte. En effet, ces dernières années, des ateliers d'écriture sont nés un peu partout, créés et financés par des associations, les directions régionales de l'action culturelle (Drac). Ils ont lieu aussi bien dans les prisons que dans les hôpitaux ou les maisons de repos, les écoles et les lycées, les bibliothèques et les Maisons de quartier. A Paris, la Maison des écrivains, qui a lancé le programme « L'ami littéraire », met en relation les auteurs désireux de participer à ces ateliers et les associations ou les établissements scolaires.

Maison des écrivains, hôtel d'Avejan, 53, rue de Verneuil, 75007 Paris. Tél. 01 49 54 68 80.

Politis.
JUILLET 2001

Belle de lettres

Dans un café, au domicile de ses clients ou chez elle, Marie-Christine Daunis noircit des pages et des pages.
À la fois l'oreille et la main des « gens ordinaires », elle transcrit, met en forme et construit le roman de la vie.

DR

Solange a raconté sa jeunesse amoureuse à Marie-Christine Daunis. Au bout de l'émotion : un livre.

Ça ressemble à un rituel. Sur un coin de table, quelques feuilles blanches rassemblées soigneusement devant soi, une manière de se caler dans la chaise, le corps qui se tend en signe d'assentiment avant le signal du départ : *« Allez on y va. »* Ça y est, Marie-Christine Daunis est parée. Enfin presque… *« Et voilà, j'ai encore oublié mon stylo ! »*, lance-t-elle amusée. Le stylo ou l'indispensable outil de travail du nègre ! Car voilà, cette femme qui porte élégamment la cinquantaine est *« nègre »*. Pas au sens courant et péjoratif du terme. Pas pour vedettes médiatiques en mal de reconnaissance littéraire, les Paul-Loup Sulitzer et consorts. Au contraire. Marie-Christine Daunis prête son oreille et sa plume aux personnes *lambda*. Aux anonymes, aux inconnus. *« Nègre pour inconnus »*, un sacré métier qui consiste à coucher sur le papier la vie des autres. Des vies à la fois banales et bouleversantes, pathétiques et drôles. Ses clients sont, peut-être, le voisin de palier cachant un lourd secret, la grand-mère de 90 ans, mémoire du siècle passé, la fille ou le fils qui ne sait dire l'amour qu'il porte à sa mère… *« On entre dans l'intimité des gens. C'est très compliqué. Il faut à la fois avoir de l'empathie pour la personne et en même temps ne pas tomber dans l'affectif »*, explique Marie-Christine Daunis. Il y a de la magie dans cette femme. Dans son écoute attentive, dans son poignet qu'elle tord, dans sa main qui court sur le papier au rythme des paroles de l'autre. En face d'elle, justement. Un homme parle beaucoup et vite. À grand renfort de gestes. Comme s'il s'agissait de s'agiter pour éviter la mort. *« La dernière fois, on en était resté au moment où vous vous cachez derrière la voiture et au regard que le policier tué fixait sur vous. C'est bien ça ? »*, questionne la biographe pour cadrer la rencontre. En tirant nerveusement sur sa cigarette, Jacky Bensimon acquiesce. Encore une fois, il lui faut se remémorer cette nuit tragique qui a bouleversé sa vie d'homme sans problèmes. Novembre 1994, place de la Nation, dans leur folie meurtrière, Audry Maupin et Florence Rey viennent d'abattre deux policiers et remarquent l'homme qui se terre derrière sa voiture. Témoin des meurtres, otage des deux tueurs, victime niée puis surmédiatisée, homme sombrant dans une longue dépression, Jacky Bensimon a tant et tant à dire… Soudain, une douleur aiguë dans la jambe, une boule dans la gorge le forcent à s'interrompre. Il lui faut quelques minutes avant de pouvoir continuer le récit de la sanglante course-poursuite dans le bois de Vincennes. Les souvenirs se bousculent, les paroles fusent : le *« visage*

Politis.
JUILLET 2001

d'ange » de Florence Rey, les coups de feu, l'assourdissant silence, la violence policière, les injures racistes à son encontre, sa blessure au genou, la peur, et la mort qui rôde sans cesse autour de lui. Quand Marie-Christine Daunis pose le stylo pour signifier la fin de la rencontre, Jacky Bensimon semble vidé, à bout de souffle.

Séances après séances, la biographe recueille ainsi les souvenirs souvent douloureux. C'est la souffrance d'un enfant orphelin, la solitude d'une femme, la violence, les tromperies, les lâchetés… autant d'aléas quasi universels de la condition humaine. Pas facile d'encaisser ces émotions mises à nu, les paroles longtemps tues, des fragments de mémoire qui resurgissent, les larmes qui, parfois, jaillissent. *« Il ne faut surtout pas se projeter*, prévient d'emblée Marie-Christine Daunis. *Garder la distance, être extrêmement prudente, autant pour se protéger que pour ne pas mettre l'autre en péril. »* Ni psychologue, ni historien, pas plus que romancier ou confesseur mais un peu tout cela à la fois, l'écrivain de la vie d'autrui doit aussi faire preuve d'un savoir-faire d'équilibriste. Confiance absolue, respect réciproque et nécessaire distance professionnelle sont la règle de trois de la profession. *« Dans ma clientèle, il y a beaucoup de personnes fragiles, en souffrance. Quand un client me dit :* "J'ai décommandé mon psychiatre pour vous", *cela m'inquiète. En revanche, lorsqu'il s'agit d'accompagner dans l'écriture, alors je suis là. Comme un tamis »*, précise la biographe.

Des gens modestes ou des personnes issues de milieux plus à l'aise avec l'écriture font indifféremment appel à ses services. Dépositaire de mots, de secrets, Marie-Christine Daunis parcourt les milieux sociaux, les cultures et les époques à travers ses clients. Avec ce vieux monsieur métis franco-vietnamien, appartenant à la haute aristocratie, elle entre dans les tumultes révolutionnaires et la guerre. Yolande, elle, lui narre la déchirure de l'exil, un bateau qui s'éloigne et cette mère qui rétrécit sur un quai d'Alger. D'autres veulent léguer la vérité à un enfant adultérin, témoigner d'un amour impossible pour un homme marié… Dans sa clientèle, aussi, des gens étranges, parfois inquiétants. En cas de confusion des rôles ou de tentatives de manipulation, Marie-Christine Daunis interrompt les séances, impose un temps de latence, censure même en cas de propos racistes ou pervers. *« Libre à eux de vouloir écrire ces choses-là, mais alors sans moi »*, tranche celle qui n'est pas un simple greffier.
Il faut dire que la dame n'est pas du genre à se faire mener en bateau. Son parcours professionnel – elle fut un temps professeur avant de monter des ateliers d'écriture en prison, de s'occuper de ses enfants, et de redonner vie au festival *« Les 24 heures du livre du Mans »* – témoigne d'une capacité à organiser sa vie comme elle l'entend. Un parcours professionnel et un itinéraire personnel marqués par une seule constante : l'amour absolu des livres. *« L'écriture est un outil extrêmement simple. On n'a pas besoin de grand-chose : du papier, un crayon. »* Un outil et un moyen *« d'organiser le chaos d'une vie »*, de noircir la page pour mieux la tourner…
Actuellement, Marie-Christine travaille à la finition d'une quinzaine de manuscrits. Le style varie du *« basique sans fioritures »* à des récits plus imagés. L'histoire, l'alchimie de la rencontre comptent pour beaucoup dans ces différences narratives. Parfois, certains ont des exigences littéraires et des demandes bien particulières, comme cet homme qui lui demande de faire *« du Duras en un peu mieux »* ! Solange, elle, n'en avait pas. Du moins au départ, parce que maintenant la vieille dame minaude un peu : *« Et si on indiquait sur la jaquette* « histoire vécue », *comme celles de Pierre Bellemare »*, propose-t-elle à Marie-Christine Daunis, qui repousse cette suggestion par un refus poli mais ferme. *« Au départ, Solange, vous vouliez faire un cadeau à votre fille Chantal. Le voici. »*

Aujourd'hui n'est pas un jour comme les autres. Marie-Christine Daunis remet les épreuves du premier livre de *« nègre »* à son auteur, Solange. Un bel ouvrage assurément. Sur une couverture sépia, le portrait d'une jeune fille aux boucles brunes accroche le regard. *« Solange ou les trois regrets »* est tout un roman. En feuilletant l'ouvrage qui raconte sa jeunesse amoureuse et sa vie tumultueuse, Solange ne cesse de s'extasier : *« Oh ! que c'est joli ! »* Elle s'amuse des photos de Marcel, de sa petite-fille en jupette de danseuse… La belle jeune femme d'hier, devenue une vieille dame, s'émerveille comme une enfant devant *« son »* livre. *« Les rencontres avec Solange étaient intenses*, se souvient Marie-Christine Daunis. *On travaillait toute la journée parce qu'elle habite loin de Paris. La première fois, elle m'avait prévenue :* "Je vais beaucoup pleurer." » Des larmes au rire, il s'est noué entre les deux femmes quelque chose de profond et de précieux, d'indéfinissable. De la tendresse, une connivence… *« Le merveilleux de ce travail, c'est que ce qui était du côté de la souffrance devient une création. L'objet-livre permet une mise à distance »*, explique encore Marie-Christine Daunis.
Dans un sourire mouillé par l'émotion des adieux, Solange opine du chef et déjà s'inquiète de la réaction de Chantal, sa fille, face à ce drôle de cadeau d'anniversaire. Une crainte mais plus aucun regret…

VÉRONIQUE LOPEZ

Séances après séances, la biographe recueille les souvenirs souvent douloureux. C'est la souffrance d'un enfant orphelin, la solitude d'une femme, la violence, les tromperies, les lâchetés... Pas facile d'encaisser ces émotions mises à nu, les paroles longtemps tues, des fragments de mémoire qui resurgissent, les larmes qui, parfois, jaillissent.

“

Faire ce livre en étant accompagnée a été pour moi
comme une thérapie.
Enfin j’ai pu faire connaître à mes enfants,
à mes petits-enfants, ce que fut mon enfance,
ce que je n’arrivais pas à leur dire directement.
Yolande LAÏB, BLESSURES D’ENFANCE

Voilà des années que je repassais dans ma tête
le film de ma prise en otage ce 4 octobre 1994.
Ce livre pour moi, c’est une autre vie qui commence.
Jacky BENSIMON, L’OTAGE, LA TUERIE DE LA NATION

C’est ma fille qui a eu l’idée de me faire ce cadeau.
Je lui avais tellement parlé de mon enfance au Vietnam…
Elle souhaitait qu’une trace reste de cette époque disparue,
mémoire qu’elle transmettrait à ses enfants.
Michel JEAN, LE BONHEUR D’ÊTRE EURASIEN

Pendant plus de soixante-dix ans, j’ai tu tout ce que j’ai confié
à Marie-Christine Daunis. Elle m’a écoutée, comprise
et mon livre est né. Quelle émotion quand je l’ai offert
à ma fille pour son cinquantième anniversaire…
Solange BEDU, SOLANGE OU LES TROIS REGRETS

A travers ce livre, dire la prison, les gardes à vue,
les humiliations, ces quinze années passées derrière
les barreaux et aujourd’hui cette épée de Damoclés
au-dessus de ma tête : la décision de la cour de cassation,
le très probable retour en prison.
Jacques Alain COHEN, MA VIE EN SEMI-LIBERTÉ

”

LETTRE À MON FILS

. . .

Métro Abbesses et sa verrière libellule. Nous venions souvent jouer sur la place, à l'ombre des grands marronniers. Le jeu à la mode ? La marelle : inlassablement, sur son tracé dessiné à la craie — avec l'enfer et le paradis —, nous poussions en sautant à cloche pied les plus belles boîtes de cirage que nous avions trouvées.

Autre place : la place Emile Goudot, encore recouverte de vieux pavés, où se trouvait le bateau-lavoir. Nous ignorions bien sûr qu'il abritait ou avait abrité de célèbres artistes. Pour nous, ce n'était qu'un formidable terrain d'aventures. Poussée la lourde porte de bois, nous entrions dans un univers fantastique, descendions les escaliers bringuebalants, jouions à cache-cache dans ce lieu très peu éclairé, plein de mystères. Pêle-mêle, le long des murs, des statues, des tableaux étaient posés, êtres fantomatiques qui nous étaient curieusement familiers.

Non loin de là, le long de la rue pavée, se trouvaient des ateliers de peintres dont celui de Monsieur Maillard, copiste du Louvre. Chez lui, les enfants — comme tous les visiteurs — étaient toujours les bienvenus : Sa porte était toujours ouverte et nous entrions quand bon nous chantait. Nous le regardions peindre en l'écoutant nous raconter l'histoire des tableaux qu'il était en train de reproduire. Juste à côté, travaillait un menuisier. Je sens encore l'odeur de sciure qui nous chatouillait les narines lorsque nous pénétrions dans la pièce où étaient entreposées les commandes. L'accès à l'atelier, plein de machines dangereuses, nous était bien sûr interdit.

Accolé à l'épicerie bazar de Marie, un petit café coiffé d'une tourelle pointue tenu par Monsieur Champot — c'est là que Georges Courteline écrivit Le train de 8 h 47 — accueillait ouvriers et artistes autour de son comptoir de zinc. Tout au bout de la rue, avant la petite blanchisserie pleine de fers à repasser dont des fers spéciaux pour tuyauter les dentelles et les broderies, une grande porte abritait une demeure devenue celle de Dalida.

...

L'OTAGE

LA TUERIE DE LA NATION OCTOBRE 1994

Et c'est là que je le vois. Le premier policier. Tête tournée vers moi. Ses yeux grands ouverts me fixent. Ses yeux, miroir de l'âme, symbole de vie. Il me regarde avec un regard comme étonné ; il me fixe, il communique avec moi. Vie et mort se confondent et je ne réalise pas de suite que c'est le regard d'un mort. Mon premier mort. Lorsque je le réalise, c'est comme si la mort entrait en moi, passait de lui à moi. Je suis persuadé à présent que la mort va tous nous toucher, que mon regard va bientôt être pareil au sien. « Putain, ils ont tué un policier ! »

En nous, la terreur est à son comble.

Curieusement, la place de la Nation est devenue complètement immobile, complètement silencieuse. Arrêt sur image. Tout s'est figé. La mort semble avoir pris possession des lieux. Pas un bruit. Seulement, à un moment, une voix venue dont je ne sais où, de très loin, qui nous crie de nouveau : « Restez couchés ! Restez couchés ! »

Ces mots résonnent étrangement dans le silence qui s'est posé sur la place de la Nation.

Mon cousin et moi sommes toujours accrochés à la portière grande ouverte de la voiture. Je tremble de tous mes membres mais réussis néanmoins à me glisser lentement, à me mettre à plat ventre pour regarder sous la voiture. Stupeur, mon regard tombe sur un deuxième policier : il gît un peu plus loin, le visage comme celui de son collègue tourné vers moi. Lui aussi me regarde dans les yeux. De sa bouche s'échappe un mince filet de sang. Pétrifié par l'angoisse, transpirant par tous les pores de ma peau, je suis aux aguets, guettant le moindre signe. Mon cœur bat si fort que j'ai l'impression qu'il bouge avec mon corps. Nous sommes coincés entre les deux véhicules, pris au piège. Aucune issue possible.

Tous mes sens sont en éveil, aussi je sens, sans même le voir, la présence de Maupin, puis j'entends le bruit des semelles de caoutchouc de ses chaussures sur l'asphalte. Au bruit irrégulier de ses pas, j'en déduis qu'il boite. Enfin je le vois. Il s'approche des policiers, s'adosse au véhicule de police, se baisse, ramasse l'arme que le premier policier abattu tient encore à la main, la coince dans sa ceinture. Puis, glissant le long du flanc du véhicule, il se dirige vers le deuxième policier qui gît à deux mètres de là. J'entends le frottement de l'arme extraite de sa gaine. Il se relève. De là où je suis, je peux entendre le bruit de sa respiration, une respiration forte, saccadée. Ma terreur : qu'il s'aperçoive de ma présence.

Je me relève légèrement tout en restant accroupi, fixe, de l'intérieur de ma voiture, la vitre en face de moi. Lorsque je tourne enfin la tête, je le vois qui s'éloigne. Serions-nous sauvés ? Non, bientôt, comme s'il avait senti notre présence, il arrive par notre gauche. Il se retourne. Ça y est, il nous a vus. Nous sommes perdus. Cauchemar.

…

VOIR PARIS ET MOURIR

LE COIFFEUR DU VILLAGE, DIT : LE PARISIEN

Avant chaque rentrée scolaire, les mères envoient leurs enfants chez Le Parisien. Le coiffeur, coiffé en arrière comme un vrai titi parisien, ne possède pas de local ; il officie où il peut. L'été, il accueille ses clients en plein air, dans sa vieille cour, près d'un petit hangar. Une souche d'arbre, une grosse branche ou une bonne pierre tient lieu de siège ; ce n'est pas très confortable, mais ça comporte un avantage inestimable : c'est gratuit !

Cet ancien immigré a ramené de France son matériel : une tondeuse, une brosse, et un rasoir usé qu'il aiguise toutes les deux ou trois coupes. Sa tondeuse, en règle générale, ne coupe pas les cheveux, mais les tire, comme la peau, et il doit repasser plusieurs fois au même endroit. Tout en passant sa tondeuse, il parle, parle, sans s'arrêter et sans vérifier si on l'écoute ou pas. Des "Aïe ! Ça tire !, qui ne l'émeuvent vraiment pas, ponctuent son monologue. Lui, imperturbable, continue de débiter ses souvenirs de la guerre 39-45 qu'il a fait en France. Avec son accent de parigot, il nous raconte toujours la même histoire, la guerre. Le même film de ses souffrances passe et repasse dans sa tête, à le rendre fou.

Il nous parle de l'Allemagne, des exécutions, de ce pont de Bezons d'où des Allemands le jetèrent, son camarade et lui, ligotés. Les soldats les avaient arrêtés sur ce pont qu'ils traversaient comme chaque soir en sortant d'un bistrot où ils avaient coutume d'aller prendre un verre avant de rentrer chez eux. Il nous raconte pour la centième fois que son ami est mort mais que lui a réussi à s'en sortir. Il nous parle de la France de ce temps-là, synonyme de fraternité et de solidarité, de ce "bon vieux temps" qui ne reviendra pas.

La coupe peut durer longtemps… une nuit peut même s'écouler entre deux temps de coupe ! En effet, quand bon lui semble, le coiffeur s'absente, laissant en plan le pauvre garçon sur sa pierre ou sur sa souche. Tout d'un coup, il doit aller… donner à manger aux moutons, ou même aller leur couper de l'herbe !

Quand ils le peuvent, les "clients" prennent la poudre d'escampette ! Mais ils ont tout intérêt à revenir le lendemain pour avoir l'autre moitié des cheveux coupés, et aussi pour régler le prix de la coupe, prix modique : un ou deux dinars. Car le Parisien tient ses comptes. Dans un vieux carnet, il note les dettes, les noms des mauvais payeurs. Il fait crédit mais pas plus de trois mois. Et s'il y a problème, il n'hésite pas à interpeller dans la rue le père ou la mère : « Ton fils n'a pas payé ! « La coupe n'est pas chère, il faut donc éviter toute dépense inutile. Le soir tombe ? pas question de gaspiller une bougie : "Tu reviens demain ! on fera l'autre moitié ! Et le client de rentrer dans une obscurité bienvenue.

…

TOCS : LA FOLIE DU DOUTE

5 JUIN 2002

Les TOCS, c'est tellement simple qu'on a l'impression qu'il n'y a rien.
Je suis un malade qui ne se voit pas.
Je me regarde dans la glace : j'ai rien

Nuit du 4 juin

Procrastination.
Cette nuit je n'ai pas dormi. Je suis resté bloqué. Resté habillé. Resté sur le canapé.
Ça évite de se déshabiller puis de se rhabiller, donc de faire dans les rituels.
Je reste sur le canapé.
En moi, deux forces : je bouge ou je bouge pas. Je sais que les deux forces existent.
Deux personnes sont en moi. Dualité d'un schizo.
Je sais la somme de travail que je vais avoir à développer pour un avenir qui est fini. La tension, je la sens dans mon corps, mon corps tiraillé. Il faut faire basculer les forces.
Apparemment il ne se passe rien.
À un moment je sens le danger monter.
Est-ce que je veux venir à Paris, est-ce que ça a un sens ?
À un moment, je sens que je veux venir.
La nuit et le jour, pour moi ça n'existe pas. Le temps ça n'existe pas. Je suis toujours en situation statique. J'avance en âge. Il fait jour. Il fait nuit. Le temps est figé depuis longtemps. Il a bougé à dix-huit ans, ensuite il a freiné.
À présent je fais du surplace tout en avançant. Sportif de haut niveau.

Sortir de la maison

Il faut impérativement que je sorte : sortir c'est essayer de vivre.
Ce matin du 5 juin, sortir, c'est un challenge. Je bloque le mental. Si je commence à penser : blocage. Ensuite tout doit se dérouler dans l'ordre. Il ne faut pas que le facteur arrive entre-temps, pas que le téléphone sonne, que rien ne dérègle ce qui est en marche. Il faut donc fuir, courir le plus loin possible, sinon on revient et il faut tout recommencer.
Je sors à reculons. Je peux être considéré comme sorti quand je suis à 30 km de chez moi.

Dos d'âne et rituel dentaire

Dos d'âne. Je crois que mes dents vont se cogner. Ma mâchoire ne doit
pas se refermer. Garder en permanence la bouche entrouverte. Dents les unes au-dessus des autres.
Là je ne touche que les dents de l'arrière.
Le matin pour démarrer, le plus gros handicap : cette phobie dentaire.
Le bruit me rappelle le bruit du coup de poing sur la Jeanne d'Arc.
Un volet qui tape c'est un coup de poing. Alors je dois recommencer les rituels. W.C. : contrôle dentaire. Rituel limité : ne contrôler que les dents de devant.
Avec la langue, je vérifie.
Quand je suis avec vous je suis dans la vie. Mais c'est pas ma vie.
Ma vie, c'est la solitude.
Là, je vais repartir, refaire mes rituels ; je vais rentrer dans mon univers impitoyable.

LE BONHEUR D'ÊTRE UN EURASIEN

MICHEL JEAN

Témoignage recueilli et mis en forme par Marie-Christine Daunis

Prologue

Longtemps le Viêt-Nam est resté un pays lointain, plein de mystères entr'aperçus au détour d'une conversation.

Longtemps Louis Jean et Vu Thi Nam, les grands-parents paternels, ont été des inconnus sur des photos.

Longtemps le pho et le nuoc mam ont été les seuls représentants d'un art de vivre millénaire.

Difficile de raconter une vie, sa vie lorsque l'on partage un quotidien.

Et puis cet article sur un nouveau métier, « biographe pour inconnu », paru dans le journal « Le Monde » en 1997 a tout changé. Trois ans encore avant de se lancer. Trois mois à chercher le biographe. Et la rencontre avec Marie Christine Daunis en janvier 2000 a tout concrétisé. C'est elle qui pendant plus de deux ans a écouté, rassemblé, écrit et fait que ce livre existe.

Ce livre qui nous permet à nous et à nos enfants de connaître et partager nous aussi la douceur de vivre dans cette Indochine des années 30, le Bonheur d'être un Eurasien.

Pascale JEAN

Postface

Place des Halles, à Paris, au « Père tranquille » dans les premiers jours de l'année 2000 : une fille Pascale Jean, un père Michel Jean, un projet dont je serais chargée : écrire un livre, son livre, leur livre, un livre qui dise l'enfance du père dans un Viet Nam aujourd'hui disparu, un livre qui sache rendre la « Richesse et la sérénité de l'homme en qui coulent deux sangs ».

De qui émane vraiment le désir ? De cette fille : en savoir un peu plus de ce Viet Nam dont son père parle comme d'un paradis perdu ? De ce père : retrouver ce monde pour le transmettre à ceux qui lui sont si chers : sa femme, Françoise, ses enfants, ses petits-enfants ? Il m'aura fallu bien des saisons pour capter la mémoire de Michel Jean, devenir familière de Vu Thi Nam sa mère, de Louis son père. La mémoire se dérobe parfois, elle joue des tours. Poser son stylo. Relever le nez. Attendre que l'émotion passe qui brouille le souvenir… Éclats de mémoires qui surgissent dans un joyeux désordre parfois. Noter. Noter tout. Surtout ne rien perdre. Puis écrire. Déplacer les mots, faire glisser les pièces. Ça y est, les pièces du puzzle se mettent en place.

Et voici la leçon de natation, les libellules qu'il faut poser sur son nombril pour apprendre à nager, la viande de singe que les femmes doivent manger pour avoir des enfants mâles, voici les barrages hydrauliques des montagnes du Nord, voici le corbeau du grand-père - symbole de la force des ténèbres, voici le grillon blanc, voici la déchirure de la révolution.

Juin 2002 : dernier courrier de Michel Jean pour d'ultimes ajouts. En conclusion ces mots, belle récompense pour un écrivain de l'autre : « Je vous remercie, grâce à vous j'ai revécu une seconde fois ».

Juillet 2002 place des Halles à Paris au « Père tranquille » : une fille, Pascale, un père, Michel Jean, un écrivain de l'autre, un manuscrit achevé. Émotion. Plaisir déjà mêlé de nostalgie.

Marie-Christine DAUNIS

QUI EST-ELLE ?

Elle est avant tout quelqu'un qui aime les livres, l'écriture, les rapports humains.
De formation littéraire – licence et maîtrise (L'humour dans le mouvement surréaliste) de littérature française à Paris VIII (option psychanalyse) – , le monde du livre, des auteurs et de Le livre sera-t-il édité ? l'édition lui est familier : elle a dirigé un festival du livre, organisé quantité de débats, établi des partenariats avec des médias (France Culture, Le Monde, Télérama), monté des ateliers d'écriture, une résidence d'écrivains…

OÙ SE PASSENT LES ENTRETIENS ?

La plupart du temps à Paris, à son domicile.
Mais certaines personnes préfèrent la rencontrer dans un autre lieu : dans « leur » bistrot, chez eux.

COMMENT SE CONSTRUIT LE LIVRE ?

Elle travaille sous forme de séquences : pendant une heure, elle reçoit la personne, l'écoute, prend des notes et, après son départ, rédige l'entretien.
À chaque nouveau rendez-vous, elle apporte les pages rédigées d'après la séance précédente. 20 à 25 séances plus tard, le manuscrit – qui comporte éventuellement un cahier photos – est prêt.

LE LIVRE SERA-T-IL ÉDITÉ ?

Elle propose certains manuscrits à des éditeurs. Si, par son biais, l'ouvrage est publié à compte d'éditeur, les droits d'auteur versés par l'éditeur sont partagés entre les deux coauteurs : le narrateur et elle.
Peu de manuscrits sont édités ainsi (1 à 2 %). Les autres passent ensuite par les mains de la graphiste pour la mise en page du texte, complétée par le travail - éventuel - sur les photos et la création de la couverture.
Puis ils ont livrés à un imprimeur qui peut en fabriquer 5, 10, 50 ou 200 exemplaires. Ainsi, édité ou simplement imprimé, un livre existe, une mémoire est fixée, un témoignage est apporté, une souffrance est mise à distance, une expérience est partagée…

MEMENTO
la vie
MARIE CHRISTINE DAUNIS

84, rue Pixérécourt 75020 Paris
Tél : 01 40 26 70 73
Mob : 06 15 36 97 38
mcdaunis@mementolavie.com
www.mementolavie.com